

DEMARCHE SCIENTIFIQUE ET CHEMINEMENT SPIRITUEL

O. Costa de Beauregard

21 octobre 1979

En prenant la parole ici, à Notre-Dame de Paris, “je sens deux hommes en moi” : le professionnel de la physique, et le chrétien pratiquant - l'un et l'autre assujettis, dans leur propos, à une certaine norme d'expression. De cette double spécificité résulte une heureuse tension qui m'aidera, je l'espère, à m'élever vers l'expression de la vérité - et tout d'abord à me démarquer de deux conformismes antagonistes.

Ces deux conformismes, qu'il me faut récuser, sont deux rationalismes qui, l'un et l'autre, se réclament volontiers d'un maître à penser : DESCARTES d'un côté, Thomas d'AQUIN de l'autre. Sincèrement, je pense que ni DESCARTES, ni Thomas d'AQUIN ne souscriraient toujours inconditionnellement à ce qu'on leur fait dire. Quoi qu'il en soit, les mots en “isme” couvrent généralement des doctrines raidies et quelquefois tyranniques.

Ce rationalisme cartésien se présente comme un progressisme, mais comme un progressisme planifié et, en quelque sorte, ferroviaire. Quant au rationalisme thomiste, ses adversaires l'appellent un intégrisme, parce qu'il donne l'impression de vouloir embrasser l'inépuisable Nature dans le schème invariable d'un parc à la LE NOTRE. Mais le chemin de fer, quelle que soit son utilité, n'est pas l'instrument de l'exploration des terres vierges; et le parc de Versailles, si grand et si beau soit-il, s'arrête avant l'horizon et circonscrit moins encore le vaste ciel de l'Ile de France.

Progressisme, intégrisme. Encore deux mots en “isme”, et qui s'affrontent. Tandis que si, au contraire, on disait et pensait Progression et Intégration, tout conflit s'évanouirait et les deux faces d'une même médaille seraient mises en évidence.

L'erreur commune à ces deux rationalismes est de croire que tout procède de certaines “évidences a priori” qui seraient toutes connues et, de ce fait, hors de question. La “Théorie de la Relativité” d'EINSTEIN, par exemple, a été mésinterprétée et combattue injustement des deux côtés : par un PAINLEVE au nom de la “mécanique rationnelle”, par un MARITAIN au nom des “degrés du Savoir”.

Or, s'il est une vérité qu'un laborieux cheminement de presque cent ans -de 1818 à 1905 - suivi d'un dénouement surprenant par son élégante simplicité - la relativité d'EINSTEIN - a rendue aveuglante, c'est qu'il y a des évidences qui ne sont pas du tout a priori, mais bel et

bien a posteriori. Au niveau des principes elles sont les analogues du si fréquent “mais comment n'y avais-je pas pensé plus tôt” de la vie de tous les jours.

Cet exemple, et bien d'autres qu'on pourrait donner, manifestent que la découverte de la Vérité, dans sa splendeur et sa nouveauté, ne relève ni d'une technologie ferroviaire, ni d'un art du jardin à la française. Elle échappe radicalement à tout rationalisme, soit de gauche, soit de droite; soit laïc, soit clérical. En ce qui concerne la découverte scientifique, ce point a été fort bien analysé par Pierre DUHEM dans son livre “La Théorie Physique, son objet, sa structure”, publié en 1906 et, de nouveau, par Thomas KUHN dans son ouvrage “La Structure des Révolutions Scientifiques”, traduit et publié en Français en 1972. Je vais citer un peu longuement Pierre DUHEM.

“Un désaccord entre les faits et la théorie prouve que quelque partie de ce symbole est à rejeter. Quelle partie ? C'est ce que l'expérience ne dit pas, ce qu'elle laisse à deviner à notre Sagacité. Or, parmi les éléments théoriques, il y en a toujours que les physiciens d'une certaine époque s'accordent à accepter sans contrôle, qu'ils regardent comme hors de conteste. Dès lors le physicien fera porter sa modification sur des éléments autres que celui-là.”

“Mais ce qui pousse le physicien à agir ainsi, ce n'est point une nécessité logique; en agissant autrement il ne ferait rien d'absurde. Il y a plus : un jour peut-être, en agissant autrement, en portant résolument la réforme parmi les propositions qu'un commun accord déclarait intangibles, il accomplira l'œuvre de génie qui ouvre à la théorie une carrière nouvelle”.

“Fut-il par exemple, pendant des millénaires, principe plus clair et plus assuré que celui-ci : Dans un milieu homogène la lumière se propage en ligne droite ? Non seulement cette hypothèse portait toute l'optique ancienne dont les élégantes déductions géométriques représentaient à souhait un nombre immense de faits, mais encore elle était devenue la définition physique de la ligne droite; à cette hypothèse devaient faire appel le charpentier qui vérifie la rectitude d'une pièce de bois, l'arpenteur qui jalonne un alignement, le géodésien qui relève une direction, l'astronome qui définit l'orientation des étoiles. Ce pendant, un jour vint où l'on se lassa d'attribuer à quelque cause d'erreur les effets de diffraction observés par GRIMALDI, et l'on se résolut à donner à l'optique des fondements entièrement nouveaux; et cette audacieuse résolution fut, pour la théorie physique, le signal d'un progrès merveilleux”.

“Des principes posés par FRESNEL, POISSON déduisit cette conséquence étrange: si un petit écran circulaire intercepte les rayons émis par un point lumineux, il existe derrière l'écran, sur l'axe même, des points qui non seulement sont éclairés, mais qui brillent exactement comme si l'écran n'était pas interposé”.

“Arago eut confiance dans la clairvoyance de cette théorie; il tenta l'épreuve; l'observation donna des résultats qui concordaient absolument avec les résultats, si peu vraisemblables, du calcul”. Fin de citation.

Comme l'avait écrit BOILEAU: “Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable”. D'où le terme de “révolution scientifique” employé par KUHN et bien d'autres.

Du mot paradoxe les dictionnaires donnent la définition fondamentale, ou signification numéro 1, que voici : *“Un énoncé surprenant (éventuellement très surprenant) mais peut être vrai”*. C'est le sens étymologique. Un exemple type est l'héliocentrisme de COPERNIC. La révolution scientifique consiste alors, premièrement dans la formalisation mathématique permettant la représentation synthétique des nouveaux «faits paradoxaux»; et, conjointement, dans la rectification du discours conceptuel qui le rende isomorphe au formalisme. COPERNIC, FRESNEL, EINSTEIN, ont été de ces lucides réformateurs; ils ont, pour citer MALLARME, *“donné un sens plus pur aux mots de la tribu”*.

Une telle opération ne se fait jamais sans tumulte ni douleur. Il arrive même qu'elle soit déchirante ou, tout au moins, laborieuse comme la mutation qui change une larve en insecte ailé. Mais, après, quelle libération ! Et quelle révélation ! La fumée du paradoxe évanouie dévoile une lumière insoutenable si on cherche à la regarder en face. Mais aussi, cette lumière donne un aspect flamboyant aux faits du passé, et révèle une profusion de faits encore inconnus.

Le paradoxe, dit KUHN, s'est changé en paradigme. Il s'agit là d'une conversion si, selon Jacques RIVIERE, *“se convertir c'est se tourner du côté où il faut”*. Que nous voilà loin du rationalisme !

Avant de chercher à caractériser les analogies (et les différences) entre mutation conceptuelle et conversion religieuse, entre inspiration scientifique et infusion spirituelle - ce qui serait tout indiqué au point où me voici parvenu - je crois éclairant de toucher à un sujet particulièrement brûlant - et bien ressenti comme tel par les deux rationalismes opposés que j'ai cités. Ce sujet est celui des phénomènes dits paranormaux par l'un, et miraculeux par l'autre. Ces sujets ne sont touchés, d'un côté comme de l'autre, qu'avec une paire de pincettes des plus longues et infiniment de réprobation dans le regard. Or, le fait est que ces phénomènes font véritablement charnière entre le naturel et le surnaturel et, en un certain sens, charnière entre la science et la religion.

Et d'abord, comment moi, physicien, en suis-je venu à m'intéresser au paranormal ?

*

Comme bien d'autres, j'avais pu constater, dans mon entourage, l'éventuelle survenue de phénomènes de télépathie ou de précognition. Je ne les récusais pas, mais je les mettais de côté, comme apparemment tout à fait étrangers au domaine de l'explicable. J'ai maintenant complètement changé d'avis et je vais dire, en quelques mots, pourquoi.

Au printemps de 1951 je me trouvais à l' Institute for Advanced Study de Princeton. Une révolution scientifique venait de se produire: la grande réconciliation des Théories de la Relativité et des Quanta, grâce aux travaux de TOMONAGA, SCHWINGER et FEYNMAN (récompensés plus tard par un Prix Nobel). Cette affaire me passait près du cœur, parce que les schèmes conceptuels et mathématiques mis en œuvre étaient assez semblables à ceux auxquels je

réfléchissais moi-même, mais auxquels mon Maître Louis de BROGLIE refusait absolument de croire, et d'autant moins qu'à cette époque il en était venu à penser que les schèmes relativiste et quantique étaient essentiellement inconciliables.

Le formalisme relativiste est, vous le savez, celui d'une géométrie quadri-dimensionnelle, avec le temps comme quatrième coordonnée. La philosophie impliquée est donc que "rien de ce qui arrive ne peut être autre que ce qu'il aura été". La fécondité explicative de cette approche s'est montrée prodigieuse et n'a jamais été démentie. D'autre part, le formalisme quantique est fondamentalement un calcul des probabilités *sui generis* : un "calcul ondulatoire des probabilités" défini par BORN en 1926, et dont les prédictions (éventuellement très surprenantes, mais toujours admirablement bien vérifiées par l'expérience) restent souvent assez difficiles à bien comprendre, encore aujourd'hui. La question, ou plutôt l'énigme, est alors celle-ci : Comment ce mariage de l'eau et du feu est-il possible ? De l'eau du "tout est écrit" relativiste avec le feu du jeu probabiliste de l'information, au double sens aristotélicien et thomiste de l'information acquisition de connaissance et de l'information pouvoir d'organisation? Eh bien, pour le croire il faut d'abord le voir. Il faut avoir joué, la plume à la main, le jeu du calcul des probabilités selon SCHWINGER et selon FEYNMAN. LAPLACE a dit - et c'est bien vrai - que "*La Nature se joue de nos difficultés analytiques*". Ici, la Nature, qui est à la fois relativiste et quantique, se joue, en plus, de nos difficultés conceptuelles...

Donc, en ce printemps de 1951, j'arpentais les bois de Princeton, revoyant, en pensée, les tableaux noirs couverts des algorithmes si efficaces de FEYNMAN, quand, tout à coup, je me dis à moi-même : "Voyons, tu es un relativiste de profession et donc tu vois la matière déployée en acte sur ses quatre dimensions. Logiquement, donc, tu ne dois pas penser la relation matière-esprit dans l'espace et à un instant donné, comme autrefois, mais dans [l'espace-temps". J'avais lu BERGSON et je connaissais son insistance à dire que c'est la conscience et la conscience seule (ou l'attention à la vie, comme il dit aussi) qui est focalisée sur l'instant présent - le subconscient ne l'étant/pas. "Donc, continuais-je, il est fort plausible que le subconscient soit, comme la matière, étalé sur le temps, mais alors, pas seulement sur le passé (comme le voulait BERGSON) mais par nécessité mathématique sur le futur aussi"! Ce fut comme un éclair intérieur qui me fit enchaîner : "Mais alors, la précognition doit logiquement exister ! Loin d'être irrationnelle, elle est, au contraire, tout à fait rationnelle" !

Mon voisin, le régisseur de l'Institut, s'intéressait à la parapsychologie. J'allai lui demander une documentation sur les travaux effectués, et elle m'impressionna favorablement. Je pris l'avis d'OPPENHEIMER (qui lisait le Sanscrit, et connaissait les Veda) : il déclara être, en la matière, d'une neutralité bienveillante. Je pris aussi l'avis de Jacques MARITAIN, en lui posant trois questions :

1) En tant que philosophe scolastique, jugeait-il légitime une pareille question ? Sa réponse fut qu'ARISTOTE et Thomas d'AQUIN, l'un et l'autre, se l'étaient posée. "Pourquoi non" fut sa réponse.

2) En tant qu'homme privé, tendait-il à croire ou à récuser l'existence de ces phénomènes ? Il tendait à y croire.

3) Je m'enquis enfin du sentiment d'EINSTEIN, qu'on me dit être contre; mais on sait aujourd'hui que la vérité est plus nuancée : il a préfacé favorablement un livre du ménage SINCLAIR relatant des expériences spontanées.

Quoi qu'il en soit, engagé sur ce sentier, détour après détour, je dus continuer. Vers cette époque Léon BRILLOUIN énonçait ses vues profondes sur l'informatique théorique. Elles furent pour moi une illumination et je compris que la mutuelle symétrie de l'information-connaissance et de l'information-organisation d'ARISTOTE et de Thomas d'AQUIN avait été retrouvée par l'informatique; elle est, par exemple, évidente dans la réception et l'émission d'un télégramme. Il me sauta aux yeux que cette symétrie (techniquement formulée comme une «équivalence» entre «information» et «néguentropie») implique l'existence d'une réaction de l'observation sur la chose observée, et donc, en principe, la psychocinèse. Pour reprendre une déclaration humoristique d'un chercheur du XIXème siècle, le Comte de GASPARIN: *“Quand vous m'aurez expliqué comment je lève la main, je vous expliquerai comment je fais lever ce pied de table”*.

Abrégeant une longue histoire, je dirai que mes réflexions sur les symétries internes de la Relativité et de la Mécanique quantique, et sur ce que leur formalisme mathématique implique quant à leur interprétation, n'ont cessé de me confirmer dans la conviction que les phénomènes dits parapsychologiques doivent logiquement exister. Je ne suis pas le seul à penser ainsi : plusieurs physiciens, dont quelques-uns éminents, sont du même avis (sans toujours le déclarer ouvertement).

*

Voilà donc ce qu'avait à dire le physicien. Que dit alors le chrétien ? Eh bien, j'ai lu l'Evangile et quelques vies de saints. J'ai lu aussi le livre du Docteur OLIVIERI et du Père BILLET intitulé : *“Y a-t-il encore des miracles à Lourdes ?”*, question à laquelle le texte répond clairement oui. Je ne suis pas de ces ergoteurs qui ratiocinent, et je sais qu'il faut tourner sept fois sa langue avant de déclarer qu'une chose est *a priori* impossible. Je ne suis pas non plus de ces chrétiens qui se déclarent “gênés dans leur foi” si une irruption de l'Esprit vient bousculer le cours ordinairement paresseux des choses.

Et ce n'est pas tout. J'ai lu aussi quelques livres sur les religions et les mystiques d'Extrême-Orient, et j'ai eu d'assez longues conversations avec des moines hindouistes et des prêtres shintoïstes. Par ailleurs, j'ai lu des récits de missionnaires et d'explorateurs des populations dites primitives.

De tout cela résulte que la phénoménologie parapsychologique est archi-connue tant des pratiquants des religions non-chrétiennes qui cherchent Dieu que des sinistres pratiquants de l'anti-religion qu'est la sorcellerie ou la magie.

Et c'est ainsi que j'ai dû, finalement, reconnaître qu'une enquête qui, au départ, s'était voulue strictement scientifique, débouchait obligatoirement sur le spirituel et sur le religieux. Une telle enquête acquiert ainsi une extrême gravité, que je perçois de plus en plus nettement. Du coup, et par un biais inattendu, le physicien et le chrétien qui dialoguent en moi se trouvent aussi surpris l'un que l'autre d'être mis en demeure de devenir un seul homme !

*

Cet homme, le chrétien physicien, qu'a-t-il alors à dire ici, à Notre-Dame, sous le regard de Dieu Créateur, et celui de la Vierge co-rédemptrice ?

Il a d'abord à dire que si, en principe, notre spiritualité et notre mystique chrétiennes n'ont rien à apprendre de l'Hindouisme, du Bouddhisme ou du shintoïsme, eh bien, en fait, ce n'est peut-être pas tout à fait vrai.

D'une part (c'est une expérience saisissante, et je l'ai faite), il y a la découverte de la profondeur et de l'authenticité d'une recherche de Dieu par un moine non-chrétien. D'autre part, il y a cette perception très expérimentée de ce que j'appellerais la face cachée du cosmos, cette texture de liaisons psychiques, ou psychoïdes, formant comme la trame de la chatoyante tapisserie qu'observé de son côté la vie de tous les jours. Il y a là, je le pense, un monde de découvertes à faire et d'explorations, éventuellement dangereuses, pour lesquelles les lumières de notre foi chrétienne et les vertus puissantes de nos sacrements seront les très bienvenues. De même qu'en son temps le Thomisme a Baptisé et assumé l'Aristotélisme - pardon : Thomas d'AQUIN a reçu chez lui ARISTOTE - de même aujourd'hui, peut-être, revient-il au Christianisme d'explorer, de trier, et, éventuellement, de baptiser certains aspects des mystiques "naturelles". Il ne les ignore pas fondamentalement, bien sûr, mais, dans son vol visant Dieu directement, et dans sa crainte légitime (ô combien!) de se tenir à distance du maléfique, il les a peut-être survolés d'un peu haut au gré de la philosophie naturelle. Je pense qu'il s'ouvre là une tâche non seulement intéressante, mais aussi nécessaire à l'extension universelle du règne du Christ - et tout à fait appropriée aujourd'hui où l'Orient et l'Occident sont en pleine mutuelle découverte.

Car il faudra bien, pour finir, que les deux Grands Livres, celui de la Parole Révélée et celui de la Nature Créée, disent, chacun à sa manière, mais dans un chœur à deux voix, la même chose, et notamment ceci : que, si la Nature a été créée «très bonne», emplie de Dieu et voie d'accès vers Lui, il est, d'autre part, «diablement vrai» que le Séducteur en a fait son paravent. En allant regarder la Nature du côté de la trame, mystiques et parapsychologues, chacun à sa manière, font une exploration dont l'enjeu, comme le péril, sont grands.

*

Fermant ici la parenthèse sur le paranormal, j'en ouvre une autre sur la métaphysique et sur une question que le scientifique chrétien ne peut manquer de se poser : celle du statut des preuves de l'existence de Dieu.

L'Église affirme, et nous enjoint de croire, que la raison humaine, appuyée sur les données de l'expérience humaine, peut se convaincre à elle seule de l'existence de Dieu. Je n'ai jamais mis en doute cette affirmation, mais je pense qu'un commentaire s'impose sur ce qu'est ici le droit usage de la raison, parce que, ici encore, il ne manque pas de rationalistes au sens étroit qui, s'appuyant sur les règles (abondamment prouvées efficaces) de leur emploi de la raison, affirment, sans qu'on puisse les convaincre du contraire, que ces règles ne leur permettent pas de trancher cette haute question métaphysique. Que l'on se souvienne de la célèbre réponse de LAPLACE à NAPOLEON : *“Sire, je n'ai pas eu besoin de cette hypothèse”*. Sous son allure désinvolte, ou déplacée, ou blasphématoire, la petite phrase de LAPLACE est bien plus profonde qu'il ne semble au premier abord, comme la suite le montrera. En tous cas, le fait qu'il soit pratiquement impossible de convertir un incroyant en cherchant à lui “démontrer” l'existence de Dieu, et aussi qu'il y ait aujourd'hui tant d'incroyants bien qu'on puisse avoir aisément accès à tant d'énoncés des “preuves de l'existence de Dieu”, montre que la question en suspens est bien autrement délicate que celle, par exemple, de la réalité de la rotondité de la terre.

Le “droit usage de la raison” requis pour se convaincre que Dieu existe consiste en beaucoup plus que le strict respect des règles opérationnelles qui font le succès de la rationalité scientifique et technique appelée par KUHN “normale” (celle qui s'exerce entre les révolutions scientifiques). Je pense qu'il implique en fin de compte la réception de *“la vraie lumière éclairant tout homme venu en ce monde”* et qu'en ce sens il rejoint Dieu en étant parti de Dieu - sans être pourtant la pleine évidence interdite à notre nature d'esprits incarnés.

Le fait même de se rendre perceptif à cette lumière intérieure dépasse l'ordre de la raison rationalisante pour atteindre l'ordre de «l'assentiment» d'un FOREST, ou de la «conversion» au sens de Jacques RIVIERE (se tourner du côté où il faut). Il s'agit d'un acte de sincérité intérieure qui dépasse l'ordre de la rationalité au sens strict, et qui est analogue à ceux de la démarche scientifique créatrice et du cheminement spirituel - un pas, guidé par l'intuition, dans la direction qui mène à la contemplation.

Mon dessein, pourtant, n'est pas de poursuivre une telle analyse, mais de montrer, parce que je le crois opportun, qu'aujourd'hui le mot preuve a pris chez les scientifiques - et chez tout homme soumis de près ou de loin à la culture scientifique - un sens étroit selon lequel on risque les plus graves malentendus à vouloir prononcer, sans commentaire adéquat, les mots de “preuve de l'existence de Dieu”. Dans un second temps je m'interrogerai devant vous sur ce qu'est, aux termes de la culture scientifique, le statut d'une preuve de l'existence de Dieu.

En science, on parle au sens strict de preuves expérimentales et de preuves théoriques. Dans les premières, les noms de Francis BACON, de Claude BERNARD, et d'autres, sont mentionnés à propos de la méthodologie correspondante; il est bien certain que ce n'est pas en ce sens là qu'on

peut dire que la croyance en Dieu s'appuie sur une expérience, parce que l'expérience de Dieu n'est justement pas communicable au niveau de l'expérience commune. Par contre, une longue tradition ecclésiale (et c'est encore un rationalisme) a tendance à nous présenter ses preuves de l'existence de Dieu comme étant de la même nature que ce que nous appelons nos preuves théoriques, qui sont des déductions logiques; et alors, je le dis tout net, nous autres scientifiques, “nous ne marchons pas”. Pas plus que nous ne “croyons” que le prestidigitateur a vraiment tiré la colombe blanche, et bien vivante, du minuscule œuf qu'il vient de nous montrer, nous ne croyons que le théologien tire déductivement l'existence de Dieu d'une quelconque constatation d'origine expérimentale («nécessité d'une cause pour produire un effet»; «ordre du monde», etc...). dans un raisonnement déductif on n'obtient dans la conclusion rien de plus que ce qu'on a mis dans les prémisses, et alors, de deux choses l'une : ou bien l'on n'a accepté dans les prémisses que des propositions raisonnablement fondées en expérience, et qui, à ce titre, sont finies et, alors, on ne déduira jamais l'Infini - Dieu - de ces prémisses finies. Ou bien l'on déduit effectivement l'existence de Dieu sous l'un de ses attributs essentiels, et alors c'est qu'on a invoqué dans les prémisses - généralement de manière subreptice -l'aspect correspondant de l'infinitude, soit Dieu Lui-même. Le tour de passe-passe se joue ordinairement sur la généralité même du type d'expérience invoqué, et sur la généralité correspondante de la conception adoptée (causalité, ordre, etc...). Seulement voilà: aujourd'hui nous savons fort bien ce qu'est un raisonnement déductif, en foi de quoi nous affirmons que déduire l'existence de Dieu comme cause première équivaut à postuler l'existence d'une Cause Première, à laquelle il ne reste plus qu'à mettre les majuscules, ou bien que déduire l'existence de Dieu comme source et fin de tout l'ordre du monde équivaut à postuler, avec LACHELIER, que le monde est une pensée qui ne se pense pas suspendue à une Pensée Qui Se Pense - avec les majuscules.

J'ai bien des fois constaté que la gravité de ces remarques impressionne peu qui font profession d'enseigner la théologie. Mais pour le scientifique elles sont à ce point sérieuses qu'il refusera obstinément de concéder qu'aucune de ces théories dignes de ce nom soit prouvée déductivement. Les théories sont exposées déductivement mais, à partir de l'expérience, elles ne sont suggérées et vérifiées qu'inductivement. Une formule aussi fondamentale que l'expression de la loi de COULOMB en électrostatique n'est pas considérée comme prouvée expérimentalement de manière directe (à une précision élevée) mais comme très bien vérifiée par l'ensemble de ses conséquences (et ce, à une précision très élevée). Devinée au départ et vérifiée au terme par l'ensemble de ses conséquences: tel est le statut de toute certitude scientifique rationnelle ayant quelque importance, et c'est un statut qui relève du raisonnement inductif. En est-il pour cela moins rationnel ? Que non pas: aucune physique digne de ce nom ne doute de l'exactitude, à son ordre, de la loi de l'attraction et de la répulsion électrostatiques de COULOMB, ni de celle de la géométrie d'EUCLIDE, ou bien, aujourd'hui, de la théorie de la relativité d'EINSTEIN et de MINKOWSKI. Il s'agit là d'hypothèses, ou de systèmes d'hypothèses, dont le monde en est bien d'accord, mais qui, une fois bien vérifiées par l'ensemble de leurs conséquences, acquièrent un degré de certitude et d'évidence *a posteriori* que personne de raisonnable ne saurait contester. Dans ce domaine, avoir vu, c'est croire. Et Oe l'ai dit, et je le redirai), l'accès à une nouvelle évidence de cette sorte se fait souvent à travers une grave crise de conscience du monde scientifique.

Tout bien pesé, LAPLACE était donc absolument pertinent en impliquant que l'existence de Dieu ne peut être posée rationnellement que comme une hypothèse. Il n'y a rien de blasphématoire à cela. C'est au contraire une prétention de déduire l'existence de Dieu de prémisses finies qui serait certainement blasphématoire...

En d'autres termes, tout raisonnement concluant à l'existence de Dieu ne saurait être qu'un raisonnement inductif. De tous ceux qui sont imaginables, c'est même là le premier et le plus grand des raisonnements inductifs, celui qui contient tous les autres et qui les réduirait à des déductions si l'on avait accès aux desseins de Dieu.

Mais, pour éprouver que si Dieu n'existe pas tout devient inintelligible - que cette plus grande de toutes les hypothèses est vérifiée par l'ensemble de tout ce qui existe - il faut sortir du cercle de la raison rationalisante et "se tourner du côté où il faut" - un peu comme pour comprendre la relativité ou la mécanique quantique il faut d'abord faire un acte d'assentiment au schème du formalisme. Comme le disait CAUCHY pour enseigner le calcul différentiel et intégral au Dauphin : "*Appliquez les règles et la foi vous viendra*".

Si donc la raison peut, comme l'affirme l'Eglise, trouver Dieu, ce n'est pas en elle-même (ce qui serait un blasphème), mais en tant que Dieu est en elle. Et, encore une fois, la raison ne peut trouver Dieu en elle-même que par un acte qui est de l'ordre de «l'assentiment» ou de la «conversion».

*

Au total, le droit usage de la raison exploratrice, soit dans la démarche scientifique, soit dans le cheminement spirituel, n'a rien à voir avec le rationalisme. Parle-t-on de la démarche et du cheminement d'un squelette ? Laissons les morts enterrer leurs morts...

La découverte scientifique et l'assentiment de foi sont l'une et l'autre une conversion à un ordre supérieur d'évidence. Faute de regarder du bon côté l'on ne verra pas le Soleil en plein jour. Certes, par l'observation des ombres portées, et par un raisonnement adéquat, l'on induira son existence. Mais, d'autre part, force est bien de reconnaître qu'on ne peut pas le regarder en face, en sorte que cette source de toute évidence est trop éblouissante pour être elle-même évidente.

Grande ou petite, la conversion (scientifique ou religieuse) est une «nouvelle naissance», une mise au monde, par laquelle on accède à un ordre supérieur d'évidence ou de certitude. C'est la guérison d'un aveuglement, c'est une révélation.

Bien loin d'exister *a priori*, les plus fulgurantes évidence[^] viennent enfin récompenser une démarche que rien ne rebute ni ne lasse, un cheminement obstinément fidèle de chaque jour de la vie. C'est ainsi que le rationnel d'aujourd'hui était hier tout à fait irrationnel, et que le certain de demain est aujourd'hui «trop beau pour être vrai».

Alors, quelle est donc cette lumière venant du plus intime de notre être, et qui filtre jusqu'aux tâtonnements de cette homme des cavernes, le rationaliste terre-à-terre, l'homme extérieur qu'est chacun de nous ? Quel est le Soleil central dont la lumière est entrevue par ses lointains reflets ? Cette lumière spirituelle, qui se rit de nos difficultés, et qui révèle à elle-même notre raison pourvu que, d'abord, elle fasse acte d'assentiment, mais Qui voulez-qu'elle soit, sinon *«la vraie lumière qui éclaire tout homme venu en ce monde»*? C'est Dieu, le Soleil de tout ce qui est, qui la rayonne - Dieu – ici son aspect transcendantal du Vrai, de la source ultime et première de toutes les vérités.

En fin de compte, je pense que la démarche scientifique est, à sa manière, un cheminement spirituel. Mais je pense aussi que le chrétien scientifique a le devoir grave de ne pas succomber à l'obsédante tentation de se comporter comme si la démarche scientifique était à elle seule un cheminement spirituel.

Déposer le fatras du paradigme existant, tant inventorié, tant répertorié, et se faire petit comme un nouveau-né pour franchir la porte de l'aiguille, c'est la condition d'accès à un nouveau paradigme scientifique. Et déposer chaque jour, devant Dieu qui nous voit, le fardeau de tout ce que nous croyons savoir et qui nous aveugle, pour qu'il fasse luire en nous Sa lumière, c'est, je le pense, pour un scientifique, l'acte préalable et la condition quotidienne de son cheminement spirituel.